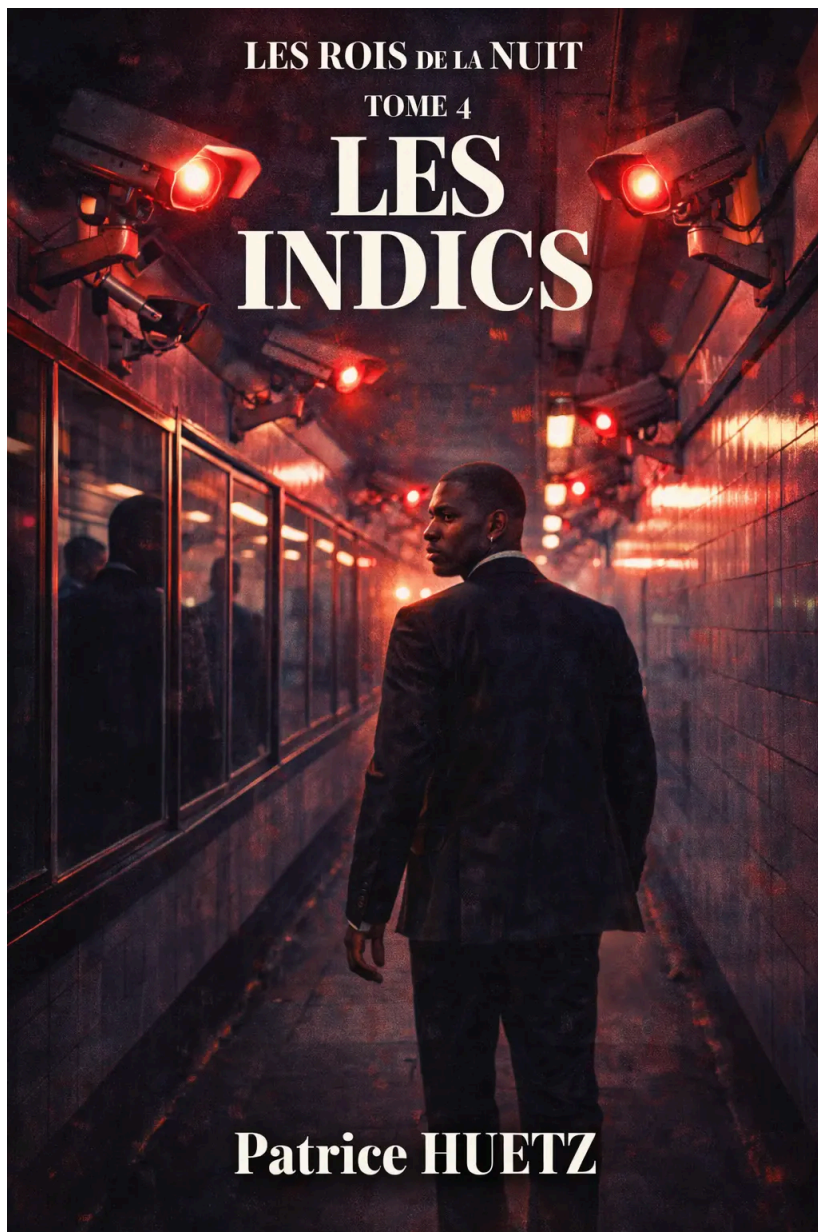


LES ROIS DE LA NUIT

TOME 4

LES INDICS

Patrice HUETZ



Les Rois de la Nuit — Les Indics

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Sarkozy au Pouvoir

Mai 2007 — Saint-Denis

Le six mai 2007, à vingt heures, les chaînes annoncent la victoire de Nicolas Sarkozy avec 53,06 % des voix. Dans la Tour du Levant, quelqu'un monte le son de sa télé, puis quelqu'un d'autre l'imité, et pendant une minute les mêmes images se superposent depuis dix fenêtres ouvertes — le sourire du président élu, les drapeaux au Fouquet's, la foule de partisans en cravate. Ibra Konaté est dans l'appartement de ses parents ce soir-là — il est venu rendre visite à Aminata, et son père Dramane est à l'hôpital pour des examens depuis vendredi. Il est assis devant l'écran avec Aminata d'un côté et le fauteuil vide de Dramane de l'autre. Il regarde.

Il a trente ans. Ibra Konaté a trente ans depuis octobre dernier, et ce soir la France vient d'élire l'homme qui avait dit *racaille* et *kärcher*.

Sarkozy parle de la France qui se lève tôt, de la France qui travaille, de la France qui mérite mieux. Sa voix porte l'énergie de quelqu'un qui a voulu ça depuis longtemps et qui ne feint pas la surprise. Les partisans dans la salle sont debout, certains pleurent de joie.

Ibra pense : *quelle France*.

Il n'est pas surpris. Il surveille la politique depuis 2002 — depuis la nuit du 21 avril où il était resté debout à la fenêtre à regarder la cité encaisser les 17 %. Sarkozy n'est pas une surprise. Il est une confirmation. Il avait dit *racaille* en novembre 2005 pendant les émeutes, depuis son SUV de ministre de l'Intérieur, et les gens du 9.3 avaient entendu : *vous*. Il avait dit *kärcher* et les gens du 9.3 avaient entendu : *je vais vous nettoyer*. Et maintenant ces mots avaient leur président.

Aminata dit, sans élever la voix : « Que Dieu protège nos enfants. »

Elle ne dit pas : *c'est terrible*. Elle ne dit pas : *il va se passer quoi*. Elle dit une prière, parce que c'est sa façon de traverser les événements difficiles — les mettre dans les mains de quelque chose de plus grand que l'événement. Ibra ne prie pas, ou pas souvent, mais dans cette formule de sa mère il entend une intelligence pratique qu'il respecte. On ne contrôle pas ce qu'on ne contrôle pas. On se place sous la protection de ce qu'on a.

Il allume son ordinateur portable — un Sony Vaio qu'il a acheté l'année précédente dans un magasin de la Fnac de Saint-Denis, payé en espèces comme tout ce qu'il achetait au-dessus d'une certaine somme. Il regarde les cours de l'immobilier en région parisienne. Les indices boursiers. Pas par hasard — c'est son seul geste régulier en direction d'un monde légal, cette façon de surveiller les marchés comme on surveille un temps qu'on n'habitera peut-être jamais. Il a de l'argent. Pas dans des comptes à son nom — dans des circuits qui n'existent pas officiellement. Il ne sait pas encore exactement comment transformer tout ça en quelque chose de propre, mais il surveille. Il apprend la morphologie du monde qu'il n'habite pas encore.

Dans la rue, en bas, quelqu'un crie quelque chose d'incompréhensible. Une fenêtre claque. Des voix de femmes échangent depuis deux balcons. La cité digère le résultat de cette nuit

de mai. Elle a déjà absorbé beaucoup de nuits difficiles. Elle en absorbera d'autres.

Le lendemain matin, Ibra appelle Alex depuis son téléphone du moment — un Nokia prépayé acheté lundi dernier dans un tabac de Pierrefitte.

Alex dit : « T'as regardé hier soir ?

— Oui.

— Alors tu sais ce que ça veut dire pour nous. »

Ibra s'assoit dans la cuisine de son appartement. Il a du café, pas encore bu. Par la fenêtre, Saint-Denis ordinaire — la rue, les voitures, un homme qui promène un chien, les vitres d'un immeuble HLM qui réfléchissent le soleil du matin comme des miroirs qui ne connaissent pas leur sujet.

« Ça veut dire plus de moyens pour les unités de quartier. Ça veut dire des écoutes plus faciles à légaliser. Ça veut dire un discours politique qui légitime la pression sécuritaire dans le 9.3. Le nouveau ministère de l'Intérieur va être habité par quelqu'un qui a promis des résultats chiffrés dans les banlieues. »

Alex dit : « Et Faraj ?

— Faraj va avoir des ressources supplémentaires. Le dossier va s'épaissir plus vite que prévu. Il faut qu'on anticipe. »

Il boit son café. Il pose la tasse. « Les semaines qui viennent, on ralentit les volumes. On attend de voir comment Faraj réorganise ses ressources. On ne prend aucun risque supplémentaire pendant que la nouvelle politique s'installe. Les premières semaines d'un nouveau gouvernement sécuritaire sont toujours dangereuses — ils cherchent à montrer des résultats rapidement. »

Silence d'Alex. « Combien de temps ?

— Deux mois. Peut-être trois. On regarde comment ça évolue. »

Deux mois de volumes réduits, ça coûte. Ça coûte en marges, en crédibilité avec les fournisseurs, en moral des chefs de cage qui s'attendent à une progression constante. Viktor, à Amsterdam, va

trouver ça bizarre — il n'aime pas les variations de volumes non expliquées. Mais un mauvais risque pris pendant l'installation d'un gouvernement sécuritaire coûte infiniment plus.

Le calcul est simple. Ibra l'avait fait la nuit précédente, pendant que Sarkozy parlait de la France qui travaille.

Il dit à Alex : « Tu préviens Bilal et Souleymane. On ne donne pas les raisons en détail. On dit que le calendrier est modifié pour six semaines. »

Alex dit : « Bilal va pas aimer.

— Je sais. »

Bilal aimait les volumes croissants. C'était sa façon de mesurer sa valeur dans le réseau — plus il écoulait, plus il se sentait indispensable. Une réduction volontaire des volumes allait contrarier quelque chose en lui. Ibra le savait et acceptait cette contrariété comme un risque gérable.

Il y a ce que Sarkozy change et ce qu'il ne change pas.

Ce qu'il change : la rhétorique, les moyens policiers, le cadre légal des écoutes, la pression sur les unités OCRTIS. Les années suivantes seront plus difficiles opérationnellement. Ibra en est certain.

Ce qu'il ne change pas : le chômage dans le 9.3. Les discriminations à l'embauche documentées, connues, persistantes. Les conditions structurelles qui font qu'un gamin de dix-sept ans avec son bac pro électricité envoie vingt CV et reçoit deux réponses. La géographie sociale de la région parisienne — les cités d'un côté, Paris de l'autre, la même distance qu'en 1995 quand Ibra avait dix-huit ans et regardait la ville depuis le toit de la Tour du Levant avec Moussa.

Ces choses-là ne changeaient pas avec les présidents. Elles changeaient avec des générations, des politiques structurelles, des décisions prises sur vingt ans. Les présidents passaient. La cité restait. Et tant que la cité restait dans cet état — le chômage, les

discriminations, l'absence d'alternative — la demande restait. Et tant que la demande restait, l'économie parallèle qui répondait à cette demande restait aussi.

Ce n'était pas du cynisme. C'était de l'observation empirique. Douze ans d'observation dans le même périmètre géographique.

Il y avait quand même quelque chose de décourageant dans cette stabilité. Ibra n'était pas naïf au point de croire que les problèmes de la cité seraient résolus par une bonne politique économique en cinq ans. Mais il y avait eu la Coupe du Monde de 1998, le sentiment — bref, peut-être illusoire — que quelque chose changeait dans la représentation, dans la visibilité. Puis 2001, puis 2002 et les 17 %. Puis les émeutes de 2005. Puis Sarkozy.

La ligne droite de l'histoire n'existait pas. Il y avait des zigzags. Là, le zigzag allait dans le sens qu'il aimait le moins.

Il appelle Fatoumata à dix heures du soir. Elle a vingt-six ans, avocate au barreau de Paris depuis deux ans. Elle répond à la première sonnerie, ce qui signifie qu'elle était encore debout et qu'elle regardait elle aussi.

« T'as regardé ? dit Ibra.

— Je regarde encore. » Sa voix est différente ce soir — pas en colère, quelque chose de plus difficile à nommer. Une tristesse qui ne cherche pas à s'expliquer immédiatement. « Je suis triste.

— Pour quoi exactement ?

— Pour ce que ça dit de la France sur ce qu'elle est vraiment. Pas ce qu'elle dit être — ce qu'elle est. Un homme qui a dit *racaille* vient d'être élu. C'est une information sur le pays dans lequel on vit. »

Ibra dit : « On le savait déjà. Depuis 2002.

— Savoir et voir, c'est pas pareil. »

Elle a raison. Il y a une différence entre l'information abstraite — *une partie de la France pense que des gens comme vous sont le problème* — et la matérialité d'une victoire électorale, d'un homme qui va incarner l'État pendant cinq ans avec le vocabulaire qu'il a. La

différence entre savoir et voir. Fatoumata avait toujours été précise avec les mots, depuis l'enfance — cette façon d'insister sur les nuances là où d'autres les arrondissaient.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? dit Ibra.

— Mon travail. En mieux. Il va y avoir plus de gardes à vue abusives dans le 9.3. Plus de dossiers montés à la va-vite parce que les commissaires sont sous pression de montrer des résultats. Mes clients vont en avoir besoin davantage. Et les clients qui vont venir à moi dans les prochaines années, ça va être des gens dont les droits auront été bafoués dans un contexte qui légitime de le faire. »

Ibra dit : « T'es pas épuisée ?

— Je suis en colère. C'est pas la même chose. La colère ça donne de l'énergie. L'épuisement, ça paralyse. Je suis pas paralysée. »

C'est Fatoumata. Elle avait toujours su mettre son énergie quelque part d'utile. Depuis la nuit du 21 avril 2002 où elle avait décidé de faire du droit pénal — *pour défendre les gens que le système regarde avec suspicion* — elle avait suivi cette ligne sans dévier. Son cabinet était petit, ses honoraires souvent impayés par des clients sans ressources, mais elle tenait.

Ibra dit : « Prends soin de toi.

— Toi aussi. »

Ce qu'ils ne disent pas, ce soir de mai 2007 : que dans deux ans, dans trois ans, leurs chemins pourraient se croiser d'une façon que ni l'un ni l'autre ne voulait imaginer. Que la police qui allait renforcer ses moyens dans le 9.3 allait aussi renforcer la pression sur les avocats, les témoins, les proches de ceux qu'elle ciblait. Que l'avocate et le baron, la sœur et le frère, se retrouveraient de part et d'autre d'une ligne qu'ils essayaient tous les deux de tenir selon leurs propres termes.

Ils ne le disent pas. Ils raccrochent.

Ibra reste un moment avec le téléphone dans la main. Il pense à Fatoumata — à sa façon de dire *en colère, pas épuisée* — et à la différence entre les deux. Il pense à ses propres ressources internes.

Est-ce qu'il est en colère ? Est-ce qu'il est épuisé ? Il n'est pas sûr. Peut-être les deux. Peut-être autre chose qu'il n'a pas encore nommé.

Ce soir-là, Ibra était redescendu dans la rue une heure après l'appel avec Fatoumata.

Pas pour une raison précise. Juste pour être là — pour voir comment la cité vivait cette nuit.

La dalle de la Tour du Levant était animée pour un dimanche soir. Des groupes de cinq, six personnes — des jeunes, mais aussi des hommes d'âge moyen, des pères, des gens qui auraient normalement été rentrés depuis longtemps. Il y avait une tension dans l'air qui n'était pas de la violence — quelque chose de plus complexe. Une énergie qui cherchait où se mettre.

Ibra avait reconnu des visages. Ibrahim Sissoko, vingt-deux ans, qui travaillait dans un supermarché de la zone commerciale depuis deux ans après son bac pro logistique — un gamin sérieux, rangé, qui ne ressemblait pas à quelqu'un qu'on trouverait dans un réseau. Il était là à discuter avec un groupe d'amis, les mains dans les poches, et son visage portait quelque chose qu'Ibra avait vu sur des visages depuis la nuit du 21 avril 2002.

La reconnaissance d'une hostilité chiffrée. Le fait de savoir maintenant, pas juste sentir — savoir que des millions de gens avaient voté pour quelqu'un qui avait utilisé le mot *racaille*. Ce mot visait quelque chose, et ce quelque chose c'était des gens comme Ibrahim Sissoko qui allait travailler à six heures du matin dans un supermarché et rentrait à vingt heures avec ses chaussures de sécurité et son uniforme.

Ibra avait passé vingt minutes dans la rue. Puis il était remonté.

À une heure du matin, Ibra était encore debout.

Il était dans la petite pièce qu'il appelait son bureau — une chambre reconvertie dans l'appartement de ses parents, qu'il utilisait